

< L'Etrangère >

- La 24^{ème} de la Biennale Internationale de Céramique de Vallauris –
Création contemporaine et céramique, 2016

Depuis quatre ans, Myung-Joo Kim s'est fait une place singulière dans la sculpture céramique, utilisant la terre pour exprimer ses troubles et ses émotions. Elle est une des artistes les plus personnelles et les plus sensibles de l'exposition coréenne de la Biennale de Vallauris.

Myung-Joo revient de six mois de résidence au Clayarch Museum de Guimhae en Corée du Sud. C'est un des équipements dont le pays s'est doté pour le développement de la céramique. Elle en a rapporté pour la biennale de Vallauris un ensemble de trois sculptures intitulé Post tenebra lux (Après les ténèbres la lumière). Blanches, teintées de rose, leurs formes disparaissent dans l'émail épais qui s'écoule, et se répondent l'une l'autre : un chandelier imposant lourdement porté par les bras à peine esquissés d'un homme indiscernable et terminé par une sorte d'ange, une tête hérissée de ce qui fut une couronne et dont la figure se liquéfie dans la lumière, un être qui avance à genoux comme un fantôme une fleur largement ouverte à la place de la tête. Dans cette métamorphose de la forme où les couleurs se fondent et se dissolvent, une dramaturgie du sacré intime se joue qui en a le mystère indicible, comme dans toutes les créations de Myung-Joo Kim depuis 2012.

Cette année-là en effet elle entamait un master sur deux ans à l'Ecole nationale supérieure des arts visuels de La Cambre à Bruxelles, qui marqua le début d'une production abondante réunie sous le titre Paysage intérieur et divisée en trois phases « toucher de son ombre », « face à l'immortalité » et « l'Oubli, devenir noir ». Plusieurs de ces sculptures ont été exposées dans la plupart des grandes expositions collectives en Belgique, en France, en Suisse. L'une d'elles figurait au Parcours de Carouges en 2013 : le corps blanc abandonné d'une petite fille reposant sur un coffre une main sur le cœur -une tache rose- la tête de côté une épaisse chevelure noire rejetée en arrière et les pieds dans le vide. L'un d'eux étant pourvu d'une énorme excroissance. Le dénuement, l'abandon dénué de tout pathos de cette sculpture sans poids apparent et la qualité de l'émail avait quelque chose de rarement vu en céramique et même en sculpture. Le musée Ariana lui a décerné son prix et s'est immédiatement porté acquéreur de la sculpture.

Une véritable mutation en effet. A ses débuts il y a douze ans, installée dans très petit atelier du quartier Saint-Paul à Paris, elle dessine sur des assiettes et ses créations sont plutôt des « sujets », de petites sculptures de faïence charmantes, innocentes mêlant le végétal l'animal et l'humain issu du dessin d'illustration. Mais leur nom, « Les arbres étrangers », influencé par Camus nous dit déjà autre chose : à trente ans, Myung-Joo ressent ses premiers questionnements existentiels. Reste que dans ces petites créations les chevelures en brocolis y abondent, hommage surprenant au légume, entre autres produits du marché, que Myung-Joo découvre avec ravissement en France où elle vient d'arriver, en même temps qu'elle découvre son désir d'être artiste c'est-à-dire « de créer pour dire ma vie, au plus profond de mon être ». Elle n'a pas tout de suite mis la barre si haut.

Née en 1973, formée vers 18 ans aux beaux-arts de Seoul dans la section sculpture « on y apprendait les techniques céramiques traditionnelles mais on vous encourageait surtout à trouver votre propre univers » Elle y mettra le temps. Au même moment en effet, les logiciels Macintosh arrivent par cargos dans les universités. L'univers du numérique la fascine et elle travaille en créant des icônes design pour logiciels pédagogiques. Puis c'est à la radio nationale qu'elle découvre sa voix en lisant

des récits. Elle y serait encore si des circonstances personnelles ne l'avaient menée à Paris. Une première résidence à Shigaraki en 2008 puis trois mois à Kyoto l'aident à se défaire de la fantaisie pour chercher à être au plus proche de ce qu'elle ressent, de ses troubles et de ses émotions, de la détresse de la perte, de l'oubli. Au Japon quelqu'un lui fait remarquer qu'il y a de l'ombre et de la lumière dans son travail. « J'ai regardé mon travail autrement ».

Un imaginaire fantastique se développe autour de la quête farouche de l'intériorité, du fugace qui s'apparente au rêve. Ses sculptures de grès et de porcelaine souvent insaisissables par leurs formes mouvantes et par leurs couleurs rares mais d'une évanescence très maîtrisée, cherchent à pérenniser ces sensations. Issues de l'inconscient, elles semblent toujours entre deux états, prêtes à devenir autres comme le sont nos émotions et nos songes. Modelées avec générosité dans un mélange de matières, grès, porcelaine et paperclay, et des coulures d'émaux expressives, elles montrent des êtres hybrides, lointains, petites créatures tendres et lourdes insérées dans un environnement informel qui les englobe et les dépasse. Dans les figures, elle accorde toute son importance au corps et à la tête, tandis que les membres sont réduits à l'état de moignons qui s'étendent comme des traces. Ses dernières créations, plus colorées, sont inspirées des feuilles fanées. En parallèle, ses créations sont préparées par un nombre incalculable de dessins.

Donner une forme concrète, matérielle et fixe, à ce qui, par nature, ne se conçoit pas, mais se ressent, les passions, l'amour, l'abandon, et surtout le sentiment du temps qui passe, de ce qui ne reviendra pas comme l'enfance et le sentiment de sa perte, est une entreprise artistique considérable, au cours de laquelle son travail a croisé

Andrei Tarkosky et son film *Nostalgie* (le lourd chandelier de Vallauris vient de là) et surtout Odilon Redon qui inspire aujourd'hui les artistes hantés par l'expression de l'inconscient. Myung Joo Kim s'investit dans le genre avec une fraîcheur déroutante.

Carole Andréani « Myung-joo Kim, l'étrangère », La Revue de la céramique et du verre N° 210, 2016